



Roger Bodart ou l'éloge de la complexité¹

COMMUNICATION D'ÉRIC BROGNIET

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 SEPTEMBRE 2023

[...] c'est cela que j'ai le plus aimé au monde, cet or qui échappe aux banques, ce merci à la création que si peu d'hommes savent dire, que si peu savent entendre².

LES SOURCES D'UNE ŒUVRE

Roger Bodart, qui fut membre de notre Académie, est décédé en 1973. Pour honorer sa mémoire, un demi-siècle plus tard, je me propose de vous en brosser un portrait résumé. Car derrière une œuvre, il y a toujours un homme. Et ses traits distinctifs. Façonnés par les impressions reçues dès l'enfance et sa pensée magique. À ces origines, la vie apportera ses alluvions, les multiples sédiments qui donneront naissance à une pensée, une éthique, un ton, un style.

Roger Bodart (1910-1973), natif de Falmignoul, à la lisière de la vallée de la Meuse, de l'Ardenne et de la Famenne, aura été marqué par son enfance au sein d'une région boisée, à la fois âpre et verdoyante, formant une dépression naturelle délimitée par le Condroz au nord, l'Ardenne au sud-est et la Fagne à l'ouest. Situé dans un triangle géographique dont les angles s'appellent Dinant, Beauraing et Waulsort, Falmignoul est un village implanté dans la vallée du ruisseau de Falmagne, appelé la « Prée », de

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/NvnEFI8UUjI>.

² « Conversation dans la nuit », in *Mes Amériques*, repris dans Roger BODART, *Dialogues : Europe, Afrique, Amérique, Israël*, Bruxelles, Samsa, 2021, p. 221.

part et d'autre de celui-ci et sur le versant ouest, où se trouve le centre de l'entité et son habitat du xix^e siècle regroupé autour de l'église.

La forêt et l'arbre sont un thème récurrent dans l'œuvre de Roger Bodart :

La forêt, — forêt d'Ardenne, forêt d'Afrique, forêt de Soignes, — avec ses arbres, ses pierres et ses ruisseaux, représente pour Roger Bodart ce monde à distance du siècle et le lieu d'une genèse perpétuelle³.

Dans l'observation des cycles de la forêt, Bodart a perçu cette grande énergie vitale dont les métamorphoses rythment le cycle de la Nature et de l'Être. Comme saint Bernard, Bodart a dit qu'il avait appris des arbres plus que ce que lui ont enseigné les hommes, car l'arbre, symbole d'un lien solide entre le très bas et le très haut, vecteur immémorial et universel du sacré, est, au sein d'un monde aux perspectives fuyantes et fragiles, le totem qui relie l'homme au monde divin, un symbole à la fois d'éternité et de passage du temps. Pour Bodart, dans la forêt, le minéral et le végétal ont partie liée avec les signes de l'air et de l'eau. Une grammaire poétique significative y prendra source, qui irriguera tant la création des images que la réflexion critique du poète. Si l'arbre est un élément central dans l'œuvre du poète, la pierre en est un autre :

J'ai toujours aimé les pierres. Enfant, mes poches en étaient pleines. Homme, il m'est arrivé de porter sur moi pendant des années une améthyste trouvée dans la brousse rwandaise, un cristal arraché du sol des Grisons, un galet curieusement poli par la vague. Je ne les aimais pas seulement pour leur beauté. Elles m'accompagnaient en amies, mieux : en conseillères, en protectrices⁴.

Pour Bodart, la pierre est un talisman.

Le minéral et l'eau sont liés dans l'environnement natal du poète : le ravin du *Colèbi* à Falmignoul est connu par ses marmites naturelles qui constituent une curiosité géographique et par ses grottes qui ont livré des ossements humains remontant à l'âge

³ André GUIMBRETIERE, *Roger Bodart* (choix de textes, inédits, bibliographie, portraits, fac-similé), Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 157, 1966, p. 58.

⁴ « Pierres », in *La Route du sel*, repris dans Roger BODART, *Origines : poésies complètes*, Bruxelles, Samsa, 2021, coll. « Les évadés de l'oubli », p. 297.

néolithique. Bordée au sud-est par la Calestienne, parfois considérée comme une sous-région de la Famenne bien que son sous-sol soit d'origine et d'époque différentes, la Famenne est constituée principalement de schistes formés lors du dévonien supérieur alors que la Calestienne est composée de calcaires issus du dévonien moyen. Dans cette bande calcaire, la Lesse et la Lomme ont formé des grottes impressionnantes ; les grottes de Han, les grottes de Hotton et la grotte de Lorette à Rochefort en sont les meilleurs exemples. L'eau serpentant entre les affleurements schisteux ou ces gouffres creusés par le travail des rivières et leurs résurgences dans les roches calcaires caractéristiques de cette région du cœur de la Wallonie est à la fois un symbole d'écoulement et de forage intérieur. Par extension et mimétisme, on peut imaginer que

les rivières souterraines qui font de multiples détours pour éviter les obstacles d'un sol difficile lui ont enseigné la longue patience et l'acceptation du destin afin de pouvoir, un jour renaître dans un autre lieu⁵.

Après le déménagement de la famille Bodart à Bruxelles, la forêt de Soignes, que l'on appelle parfois la « hêtraie cathédrale », reliquat de l'immense forêt qui couvrait la plus grande partie de l'Europe occidentale environ 3000 ans av. J.-C. et dont l'étymologie serait liée au nom celtique Senne — *senna* ou *sunnia*, c'est-à-dire « eau calme » —, succédera dans l'imaginaire de Roger Bodart aux bois familiers de la Famenne. Ce remarquable ensemble forestier abrita l'ermitage de Ruysbroeck l'Admirable⁶. Ses ouvrages, inspirés par les doctrines du Pseudo-Denys l'Aréopagite⁷, sont écrits en moyen néerlandais et ont été publiés en latin par Surius (Cologne, 1552) et réimprimés en 1609 et 1692. De la forêt de Falmignoul à l'ermitage de Ruysbroeck au cœur de la forêt de Soignes, le poète est pénétré par le mystère profond de la vie. Un cœur boisé battra toujours dans la poitrine du voyageur, que ce

⁵ *Ibid.*, p. 39.

⁶ Voir : <https://www.onelittleangel.com/sagesse/citations/jan-van-ruysbroeck.asp>.

⁷ « Denys représente une des tentatives les plus radicales de réconcilier le message évangélique et la tradition néoplatonicienne, tentative séduisante pour une Église jeune encore qui n'a guère cessé de platoniser tout en se méfiant de Platon... De plus, malgré les difficultés de son système, il rapproche les démarches non réfléchies du simple fidèle des symboliques du mystique : le premier attribue spontanément à Dieu les noms dont use l'Écriture, le second, conscient de leur impropriété, en use en les dépassant, mais tous deux doivent finalement reconnaître que le dernier mot de la science de Dieu est le silence et la négation de tout ce qui est. » Voir : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/denys-pseudo-denys-l-areopagite/>.

soit ici ou en Afrique puis en Amérique. Son rythme aérien appelle *la révélation* comme il inspire ces mots du poème « Ulysse » :

[...]
Ce chant que je croyais un souffle dans les hêtres,
C'était déjà sa voix. Et lorsque je dormais,
Cette main m'entraînant, la nuit, vers les sommets,
Plus haut, toujours plus haut, dans le froid, dans la neige
Cette main implacable et si douce, savais-je
Que c'était, oui, déjà, sa main qui me menait ?
Ah, qu'il vienne, qu'il vienne au milieu des genêts !
Toi, l'herbe, toi, le vent, toi, la source, toi, l'ombre,
Dites-lui que j'attends depuis des jours sans nombre ;
Dites-lui que depuis que je suis né, j'attends
Tellement que je crois déjà bien le connaître.
Le voici qui me dit : « Dans un instant, peut-être... »
Et j'écoute, ô mon âme, et j'écoute — et j'entends⁸ [...].

Notre modernité a fait d'Ulysse l'homme d'un *désemparement intérieur*. Le personnage métaphorique d'une errance et de la fugacité du destin. Un voyageur en quête d'unité retrouvée. Il apparaît comme un double du poète dans toute l'œuvre de Roger Bodart, marquée par une dimension spirituelle indéniable. Yves Namur, dans l'étude qu'il consacre au poète dans le volume collectif édité par les Archives et Musée de la Littérature⁹, souligne à ce propos que Bodart, dans *Les Mains tendues*, voyait déjà le poète comme « un bâtisseur de Carmel ». Dans le texte de réflexion liminaire à son poème *La Tapisserie de Pénélope*, le poète s'interroge sur la poésie en constatant l'impossibilité d'en cerner l'essence. Mais comme Dieu est dispensateur de vie, la poésie est un phénomène traduisant un au-delà de la réalité, une ouverture fondamentale sur l'Être, ainsi que le pensait Rilke.

⁸ Roger BODART, *Origines : poésies complètes*, op. cit., p. 130-131.

⁹ Florence RICHTER et François OST (dir.), *La tribu Bodart-Richter : entre écologie et poésie*, Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, coll. « Archives du futur », 2023.

L'*exploration*, dont le poète donne de nombreux témoignages à travers les thèmes de sa poésie ou de ses récits et essais, suppose une attitude d'ouverture et de risque. On ne peut mieux dire cette attente mystique, cette approche du divin à travers la phénoménologie de la Nature, qui consiste à s'en remettre à l'humilité et à l'attente pour gagner cette vertu considérée comme essentielle à la fusion avec Dieu par Maître Eckhart : le détachement. L'homme accède en effet à la béatitude par la contemplation et seul le détachement permet à l'homme de l'atteindre par un triple renoncement : à la concupiscence de la chair, à la convoitise du savoir et au désir de dominer. Dans ce détachement, devient-il un intellect abstrait, impersonnel ? Cesse-t-il d'être un *moi* ? En apparence, puisque Dieu seul peut dire « moi », selon Eckhart. Mais en réalité, pas du tout, car le *Sermon 52* où est traitée cette question a été prononcé pour la fête de tous les saints, unis à Dieu sur le modèle du Fils avec son Père : une seule essence, mais deux personnes. Dans son instruction spirituelle, Eckhart soutenait que « la connaissance, c'est l'expérience que fait l'homme de l'unité qui unit tous les hommes ».

Sont réunies ici deux notions essentielles qui alimenteront la pensée et toute l'œuvre du poète : la quête de l'unité et la présence de l'autre en soi. Cette source de l'Être qui hante Roger Bodart, dont il pose dans son œuvre critique les différentes interrogations au contact d'autrui, est aussi l'objet du recueil le plus connu de l'auteur, *La Route du sel*. Ce recueil évoque une métamorphose : la destruction du monde et sa renaissance, autant que la transformation d'un homme ou la création d'un poème. *La Route du sel*, qui s'ouvre et se referme sur l'évocation d'une figure double puis multipliée, avant d'être à nouveau réunie, conte, en des vers haletants, une préhistoire initiatique, une forme de genèse d'engendrement, de destruction et de partition puis de réunification avec le Tout. La partition de l'unité originelle, cette expérience de la douleur, cette mise à distance, permet à l'être humain d'échapper à son *moi* pour s'ouvrir à l'autre et s'identifier à l'univers :

Cette remise en question devient impitoyable dans *La Route du sel* (1964), l'ouvrage majeur de Roger Bodart. En termes haletants et abrupts, le poète y décrit une aventure exceptionnelle, un univers abyssal, secoué par un terrible

séisme qui reflète, de toute évidence, le péril atomique, les pires angoisses de notre temps, mais aussi d'une autre manière, l'histoire d'une préhistoire bien plus ancienne que celle de la préhistoire. D'emblée, Bodart nous introduit au cœur d'une entreprise singulière, difficile à définir, dans la mesure où celle-ci est porteuse de significations multiples. *La Route du sel* est une de ces œuvres particulièrement riches que l'on peut lire à plusieurs niveaux. Une métamorphose nous est décrite qui peut être identifiée à la genèse du monde, à la mort et à la renaissance d'un homme ainsi qu'à la création d'un poème. Itinéraire initiatique, démarche marginale, rigoureusement individuelle, *La Route du sel* témoigne d'une implacable expérience intérieure qui, dans son subjectivisme extrême, rejoint pourtant l'universel¹⁰.

Chez Bodart, comme chez d'autres poètes, l'exercice de l'art est donc un exercice spirituel. Et cet exercice n'est réductible à aucun dogme — quel qu'il soit. Ce désir du retour aux origines, dont témoignent deux des grands poèmes bodartiens, « Ulysse », dans *La Tapisserie de Pénélope*, et *La Route du sel*, est aussi un des thèmes essentiels des *Dialogues*¹¹, où le poète aborde, sous forme de récits, de relations de voyages et d'essais, un certain nombre de questions qui traversent et étayent également son œuvre poétique. Celle-ci se compose parfois de commentaires en prose articulés à des formes poétiques classiques, qui unissent sensibilité, émotion, métaphores et réflexivité. Au fond, formellement, deux lignes musicales sont à l'œuvre chez Bodart, car les vers sont quelquefois soutenus par des préludes explicatifs ou entrecoupés de parties en prose ; et chez l'essayiste, la critique utilise souvent des sujets métaphoriques présents dans le poème. Ces deux lignes mélodiques ont un thème général commun : l'ontologie. Bodart, dans l'essai qu'il consacre à Marcel Thiry, écrit d'ailleurs à propos de l'usage du mot en poésie que le poète, « s'il le cultive, ce n'est pas par amour du mot, mais par désir de faire surgir une explication de son univers intérieur¹² ».

¹⁰ Anne RICHTER, *Notice de Roger Bodart*, en ligne sur <https://www.arlfb.be/composition/membres/bodart.html>.

¹¹ Roger BODART, *Dialogues : Europe, Afrique, Amériques, Israël*, op. cit.

¹² Roger BODART, *Marcel Thiry* (présentation, choix de textes, bibliographie, portraits), Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 124, 1964, p. 74.

Et à propos de Maeterlinck, Bodart précise :

Cette attente d'un bond de l'homme au-dessus de lui-même était l'un des grands rêves de Maeterlinck. Ce fut un des grands rêves de son temps. [...] Ce que certains appellent le pessimisme de Maeterlinck n'est-il pas un désir d'en finir — non avec la difficulté d'être — mais avec ce malaise que nous éprouvons à n'être qu'un homme alors qu'une vocation nous tourmente secrètement, nous dit que notre royaume n'est pas de ce monde et que nous n'existons vraiment qu'à la fin de cette longue agonie, de ce long accouchement qu'est la vie¹³.

Dans l'exercice de la poésie comme dans sa réflexion sur la peinture — il consacra des monographies à des artistes comme Georges Grard, Antoine Wiertz, Léon Devos, Suzanne Van Damme, Jacques Maes, Idel Ianchelevici, Albert Crommelynck ou Edmond Dubrunfaut —, Roger Bodart considère que l'essentiel du travail consiste à opérer une jonction entre une vision personnelle, individuelle, donc limitée, au grand flux de l'Être en ses constantes métamorphoses ; de creuser l'expérience et la conscience personnelles pour y saisir l'essence de l'universel. Il y a donc là comme un mouvement de tissage, de navette, de trame, de va-et-vient entre l'Individu et le Tout, dont rend bien compte l'image de *La Tapisserie de Pénélope* à laquelle font écho les voyages et l'errance d'Ulysse dans le poème du même nom. L'errance archipélagique d'Ulysse et les tissage et dé tissage continuels de Pénélope se répondent comme la double figure d'un éternel recommencement. De plus, le poème « Ulysse » est précédé de notes liminaires introduites par cet exergue de Platon :

Penser, c'est pour l'âme, s'entretenir en silence avec elle-même.

On retrouvera cet appel au silence dans le poème qu'il lui dédie et qu'il écrit après la mort de son père, moment toujours initiatique dans la vie d'un homme :

Depuis qu'il a fui dans la nuit
Qu'il va son chemin sous la terre,
C'est autrement que je vis ;
Cet air neuf et si vif, c'est lui

¹³ Roger BODART, *Maurice Maeterlinck* (présentation, choix de textes, témoignages, bibliographie), Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 87, 1962, p. 66.

Qui bouge en moi — et j'ai depuis
Une autre façon de me taire. [...]

L'influence du néo-platonisme¹⁴ est perceptible chez le poète. Pour Bodart, le poème est une trace des origines où l'homme et le cosmos ne font qu'Un — comme l'arbre est une image fractale de la forêt. Le désir du retour à l'unité et notre besoin de nous accomplir comme être humain sont liés. Cette question est abordée dans les textes formant un archipel épistémologique : les réflexions critiques de *La Tapisserie de Pénélope*, où il nous livre des clés sur sa conception et le rôle du poème ; la question du racisme et de l'altérité ; les *Dialogues européens*, les *Dialogues africains*, *Mes Amériques* et les *Dialogues israéliens*. Ils éclairent les sources de sa pensée.

ROGER BODART, DE SOI À L'AUTRE

Dans les premières pages de *Le Tour*, Roger Bodart évoquait ainsi son enfance à Bruxelles :

Entre sept et douze ans, j'ai vécu dans un ancien béguinage, au pied d'une église dont Baudelaire aimait le style baroque et la blancheur. Dédiée à Saint Jean-Baptiste, elle formait le moyeu d'une roue vers lequel convergeaient sept rues toutes construites de même et revêtues du même jaune bordé, à hauteur d'homme, de noir. Un square planté de faux acacias séparait l'Infirmierie et l'Hospice des Vieillards de l'Orphelinat où j'habitais¹⁵.

Son père¹⁶, jusque-là instituteur au village de Falmignoul, avait été nommé en 1917 directeur d'un orphelinat de la Ville de Bruxelles pour enfants *trouvés* où étaient aussi accueillis des vieillards *abandonnés* ainsi que des enfants *prématurés*. Il nous confie l'impression durable que lui procura la fréquentation de ces enfants et de ces vieillards : une compréhension de la différence et de la monstruosité, un sentiment de proximité avec ce qui nous est de prime abord apparemment *étranger*. Cette

¹⁴ Voir : <https://www.philomag.com/lexique/neoplatonisme>.

¹⁵ Roger BODART, *Le Tour*, Paris, Pierre Seghers, 1968.

¹⁶ Roger Bodart évoquera la mort de son père dans le poème « Office des Ténèbres » (1937), dans le recueil du même nom. Voir Roger BODART, *Origines : poésies complètes, op. cit.*, p. 88-95.

impression semblable à un brutal dessillement, à un *coup de foudre*, écrit-il, lui révèle un « monde larvaire où l'embryon n'a pas la dureté du noyau, c'était un carrefour d'existences à qui l'existence tournait le dos ».

Roger Bodart y prend aussi conscience d'une dualité sociale et existentielle. De la souffrance qui s'introduit au cœur d'un univers jusque-là protégé :

J'ai exploré plus de gouffres à l'orphelinat que dans mes Ardennes, et j'ai bien failli m'y rompre plus que les os. [...] Je ne raconterai jamais ce que m'ont appris ces fauves captifs qui rongeaient rageusement leurs barreaux. Je n'avouerai aujourd'hui que certaines inquiétudes qu'ils firent se lever dans mon cœur.

Il décrit cette antichambre de l'enfer, située au sein d'un ensemble dont le noyau privilégié est le foyer familial :

Ainsi s'écoulait une enfance entre l'antichambre de la vie et celle de la mort. En face de moi, ceux qui naissaient avec difficulté et ceux qui mourraient dans la disgrâce. Chez moi, l'entre-deux, ceux qui étaient puissamment plantés dans le monde et puissamment refusés par lui. Je réfléchissais assez peu à ces choses. Elles entraient en moi, et je les conservais dans mon cœur. Après les eaux vives de mes rivières, les eaux mortes de ce marécage étaient miennes. Difficilement je me frayais un chemin dans cet univers étranger que ma vocation pèlerine transformait vite en un monde familier. J'allais de la puanteur à l'air pur, comme la source, sans s'y perdre, passe à travers l'eau croupissante d'un marais.

La confrontation précoce, au centre d'une unité rompue, entre soi et l'autre, explique sans doute le rejet viscéral de Bodart pour les exclusions, le racisme, l'antisémitisme et fonde une curiosité sans cesse en éveil pour les autres cultures et leurs singularités, dont témoignent plusieurs de ses textes et récits critiques tels les *Dialogues africains*, *Mes Amériques* et les *Dialogues israéliens*. Ce faisant, Roger Bodart est non seulement un témoin pour son temps mais pour le nôtre, où la résurgence du racisme et de l'antisémitisme ne laisse pas d'inquiéter.

La question du racisme et celle de l'antisémitisme sont intimement liées. Elles le sont aussi à la notion de génocide, qui est un

crime contre l'humanité tendant à la destruction totale ou partielle d'un groupe national, ethnique, racial ou religieux ; sont qualifiés de génocide les atteintes volontaires à la vie, à l'intégrité physique ou psychique, la soumission à des conditions d'existence mettant en péril la vie du groupe, les entraves aux naissances et les transferts forcés d'enfants qui visent à un tel but¹⁷.

Le xx^e siècle connut plusieurs génocides : le tout premier, celui des Herero et Nama dans le Sud-Ouest africain allemand (l'actuelle Namibie), puis des Arméniens par les Turcs, des Juifs d'Europe durant la Shoah, des Tutsis du Rwanda aux Rohingyas de Birmanie plus récemment ; l'Histoire contemporaine est incontestablement marquée par celle des génocides où l'autre est éradiqué non pour des raisons seulement militaires ou économiques mais parce qu'il est précisément *autre*. Un contemporain de Bodart, le poète, romancier et essayiste belge d'origine polonaise David Scheinert (1916-1996)¹⁸, n'évoque pas seulement dans son œuvre la déportation. Il fut aussi très engagé dans les combats antiracistes et pacifistes. Le combat contre le fascisme et le nazisme doit englober, pour Scheinert¹⁹, la dénonciation et le refus de toute oppression sociale, économique, religieuse, culturelle et politique. Il s'oppose ainsi au *fondamentalisme juif* :

[...] La thora est tombée des mains dévotes et les généraux sont devenus des guides et seule gémit, comme une mère dont les fils sont morts, la muraille millénaire que caressent les vieux, les faibles, les trop forts. Où sont les justes ? Sur les plateaux du juge, deux hommes ivres se balancent, mais où est le crime et où l'innocence ?

¹⁷ In *Dictionnaire Larousse*, en ligne sur <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/g%C3%A9nocide/36589>.

¹⁸ Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/David_Scheinert.

¹⁹ David Scheinert fut l'époux de la poétesse Suzanne Servais. En 1914, le père de Suzanne Servais, boulanger à Andenne, fut abattu par les troupes allemandes qui saccagèrent la ville et en massacrèrent de nombreux habitants. Naturalisé belge en 1939, David Scheinert est tenté à la fois par le marxisme et le sionisme. Mais l'invasion et l'occupation, à partir de 1940, marquent le début d'une époque tragique. David rencontre Suzanne, qui va l'abriter et le protéger des « chasseurs de Juifs », allemands ou collaborateurs. Les parents et le frère de David sont arrêtés en 1943 et déportés à Auschwitz d'où ils ne reviendront pas.

Il dénonce la condition et l'exploitation des Noirs en Amérique, le colonialisme des grandes puissances vis-à-vis des peuples qu'ils oppriment. Dans son poème « Échec à la jungle », il prend position de manière anticipatrice sur certains mouvements contemporains :

Le temps où le Noir / N'était qu'un volatile / Apeuré et tremblant / Qu'on égorge et qu'on plume, / Le temps où le Noir / Ne valait pas une thune, / Le temps où le Noir / Faisait votre fortune, / Ce temps, colonialistes, / Ce temps est révolu !

En 1962, Scheinert lance une enquête auprès des écrivains belges et la publie dans le quotidien *Le Soir* : « Que pensent du racisme les écrivains belges ? ». Roger Bodart y participe en soulignant qu'« il faut atteindre un certain degré de civilisation pour accepter que l'autre soit autre ». Bodart est curieux de tout ce qui est différent :

D'instinct je vais à l'autre parce que j'aime manger des nourritures nouvelles — qu'elles soient intellectuelles, morales, ou terrestres. Devenir juif avec les Juifs, grec avec les Grecs, etc. Quant à mon comportement de citoyen pendant la guerre, j'ai fait dans ce domaine ce que j'ai pu. Je le fais encore [...] je combats par l'écrit et la parole tout ce qui peut opposer l'homme à l'homme. Lancer des ponts de race à race a été mon unique souci. (J'entends par race toute famille d'êtres dans l'ordre du sang, ou de l'esprit.) [...] Le respect de l'autre est chose infiniment rare. Il va beaucoup plus loin que la tolérance. [...] En face d'un homme d'autre couleur de peau ou de pensée, il faut se dire d'abord : voilà l'homme, mon frère. Ensuite : s'il pense autrement, si sa pensée ou sa manière de vivre me heurtent, ce n'est pas nécessairement parce qu'il pense mal ou se conduit mal. C'est parce que ses normes ne sont pas les miennes, et elles sont peut-être meilleures que les miennes. En pensant cela, je tue en moi l'Eichmann qui se mettait à bouger dans mon sang, qui se mettait à juger, à condamner, à supprimer l'autre.

La pensée œcuménique de Roger Bodart est perceptible dans le texte d'un livre qu'il ne put écrire complètement et dont quelques pages furent publiées en revue²⁰. Dans ces pages consacrées à Israël, nous retiendrons d'abord l'intérêt de Bodart pour la fondation d'un État, sur la terre de leurs ancêtres en Palestine, pour les Juifs, jusqu'à confrontés à l'errance et à la dispersion. Dans *La Cueilleuse de rosée*, il déclare à la jeune Israélienne originaire de Londres qui occupe le siège proche du sien dans l'avion les menant à Tel-Aviv que

[...] ce qui m'attire là-bas, ce ne sont pas seulement les croisades d'autrefois ; c'est aussi celle d'aujourd'hui, celle qui rassemble les membres épars d'Israël, qui les ramène dans la Terre Promise. Ceci aussi m'a beaucoup fait rêver. Je veux voir le Juif errant ayant retrouvé sa patrie après deux mille ans d'exil, de persécutions, de nostalgie.

S'il ne peut s'empêcher d'évoquer la première croisade menée par Godefroid de Bouillon, seigneur ardennais devenu roi de Jérusalem, et l'impression que lui fait la contemplation des murailles de la ville, c'est toutefois la notion d'une unité perdue et retrouvée qui occupe sa pensée. Comme par ailleurs le mouvement des *kibboutzim*, qui témoigne de la naissance d'un Juif nouveau

[...] qui méprise l'argent, qui se méfie des jeux de l'intelligence, qui est mi-colon, mi-soldat, qui ignore les distinctions sociales, les castes ; un Juif qui est fort différent du Juif que nous connaissons habituellement, de l'Errant perpétuel.
[...] Le temps des Lamentations est passé. Celui de l'Action est venu.

Ses propos doivent être reliés au traumatisme éprouvé au sortir de la seconde guerre mondiale. Toutefois, le contexte que dépeint Roger Bodart est plus philosophique que politique. Il fait l'impasse sur les ressorts historiques et le cadre politico-militaire qui, de manière violente, présida en 1948 à la création de l'État d'Israël. Dans ce livre qu'il n'a pu achever se manifeste toutefois une pensée constante : l'aspiration à l'unité, un idéal du multiculturalisme, le souci de l'action, l'intérêt pour autrui.

²⁰ « Dialogues israéliens », *Synthèses*, n° 75-76, numéro spécial consacré à Israël, août-septembre 1952, repris dans Roger BODART, *Dialogues : Europe, Afrique, Amériques, Israël, op. cit.*, p. 235-243.

Valeurs que Bodart illustra tant dans l'élaboration de son œuvre que dans son parcours socioprofessionnel²¹.

Jérusalem est décrite comme une nouvelle Babel par le vieil Anglais que le poète rencontre devant les murs de la ville. Malgré les tensions existant entre les communautés juive et arabe, il lui indique que la Palestine est un point de rencontre, à mi-chemin de l'Asie et de l'Europe et que, vue du dehors, Jérusalem est « un roc que viennent battre toutes les marées de l'esprit, des races, des intérêts ». Mais « enserrée dans ses murailles, elle est l'image de l'Unité ».

C'est parce que Jérusalem est le lieu de « toutes les stratifications, de toutes les confrontations » que la diversité et les oppositions, les différences et les déclinaisons multiples de l'âme humaine y sont le ciment paradoxal d'une unité et d'une quiétude spirituelles :

Ici l'Occident et l'Orient non seulement s'affrontent, mais en s'affrontant, apprennent à se connaître. Ce haut lieu est un Olympe où dialoguent les divers visages que l'homme donne à Dieu. C'est pourquoi il n'y a pas d'histoire plus sainte que l'histoire de Jérusalem.

Sur la coexistence chez un homme entre l'action et la contemplation, Bodart conclut son ébauche par une réflexion qui a valeur morale. Agir sans être capable de recul n'est pas approprié ni souhaitable. Entrer dans la ville, c'est-à-dire, métaphoriquement, se jeter dans l'action, ferait que « peut-être les arbres vous empêcheront-ils de voir la forêt ».

Une certaine forme de distanciation et de réserve, donc de lucidité vis-à-vis du sens des actions humaines, est nécessaire pour ne pas perdre la vision de l'essentiel :

Si dans cette retenue vous trouvez la plénitude, si vous préférez à la possession la contemplation, vous posséderez la seule Jérusalem qui compte, celle qui se dresse non au sommet d'une montagne, mais dans le cœur.

²¹ Voir : <https://www.arllfb.be/composition/membres/bodart.html>.

On le voit à travers ces deux textes, l'un évoquant l'enfance, *Le Tour*, et l'autre, les *Dialogues israéliens*, écrit inachevé, la forte cohérence d'une pensée systémique du soi et de l'autre n'a cessé d'animer le poète. Sa fille, Anne Richter, résume cette fidélité intrinsèque qui a donné sa couleur et sa portée à l'œuvre du poète :

L'art de Roger Bodart, enraciné dans la circonstance, l'a toujours dépassé pour faire référence à un lointain ailleurs. Ancrée dans l'événement, dans l'espace, dans le temps, cette poésie où se concentrent énergies physique et spirituelle, devient, au terme de sa recherche, cette mémoire transfigurée dont parla Jean Cassou²².

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Éric Brogniet, *Roger Bodart ou l'éloge de la complexité* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023. Disponible sur : <www.arllfb.be>

²² Voir : <https://www.arllfb.be/composition/membres/bodart.html>.